

Figures paternelles et fractures identitaires, l'écriture du père dans *Il ne fera pas long feu* de Hamid Grine**Parental Figures and Identity Fractures: The Father's Writing in *'Il ne fera pas long feu'* by Hamid Grine**
Zina DJOUADI¹, Fatima Zohra MOKHTARI²¹ Université Ibn Khaldoun Tiaret (Algeria), zina.djouadi@univ-tiaret.dz² Université Ibn Khaldoun Tiaret (Algeria), fatimazahra.mokhtari@univ-tiaret.dz**Résumé:**

Dans *Il ne fera pas long feu* de Hamid Grine, la figure paternelle est analysée comme une source de traumatisme et de conflit identitaire pour le protagoniste Hassoud. Le récit s'articule autour d'une scène fondatrice de son enfance où, témoin involontaire d'un rapport sexuel entre ses parents, il interprète cette intimité comme une violence faite à sa mère. Cette vision marque durablement sa psyché, créant une association pathologique entre sexualité, pouvoir et humiliation. Le rejet maternel qui suit, lorsqu'elle défend le père en affirmant son droit conjugal, aggrave la blessure, installant une dynamique œdipienne non résolue. Adulte, Hassoud reproduit paradoxalement les schémas qu'il critiquait chez son père : son comportement autoritaire envers les femmes et sa quête de domination révèlent l'échec de son émancipation. Le roman s'inscrit dans une tradition littéraire maghrébine où la figure paternelle incarne les contradictions des sociétés postcoloniales, entre tradition aliénante et modernité insaisissable. Grine utilise l'écriture comme espace de réparation symbolique, explorant les non-dits familiaux pour tenter de briser le cycle de reproduction des violences. Entre rejet et mimétisme, le personnage de Hassoud illustre l'impasse d'une quête identitaire prisonnière des fantômes du passé.

Mots clés: Traumatisme - Conflit œdipien - Reproduction sociale - Écriture réparatrice - Filiation

Summary:

In Hamid Grine's *'Il ne fera pas long feu'* (Will Not Last Long), the paternal figure is analyzed as a source of trauma and identity conflict for the protagonist, Hassoud. The narrative revolves around a formative childhood

scene where, as an unwilling witness to a sexual encounter between his parents, he interprets this intimacy as violence against his mother. This perception leaves a lasting mark on his psyche, creating a pathological association between sexuality, power, and humiliation. The subsequent maternal rejection, when she defends the father by asserting his marital rights, exacerbates the wound, establishing an unresolved Oedipal dynamic. As an adult, Hassoud paradoxically reproduces the patterns he criticized in his father: his authoritarian behavior toward women and his quest for domination reveal the failure of his emancipation. The novel is situated within a Maghreb literary tradition where the paternal figure embodies the contradictions of postcolonial societies, caught between an alienating tradition and an elusive modernity. Grine uses writing as a space for symbolic repair, exploring family silences in an attempt to break the cycle of violence reproduction. Caught between rejection and mimicry, the character of Hassoud illustrates the deadlock of an identity quest imprisoned by the ghosts of the past.

Keywords: Trauma; Oedipal Conflict; Social Reproduction; Repairing Writing; filiation

INTRODUCTION

Dans la littérature maghrébine contemporaine, la figure du père occupe une place complexe, souvent ambivalente, au carrefour du politique, de l'intime et du symbolique **«La figure du père dans les sociétés postcoloniales est un « lieu de fracture » où se cristallisent les contradictions entre tradition et modernité»**.¹ Tour à tour autoritaire, absent, démissionnaire ou idéalisé, le père constitue un repère ou un contre-modèle, un pilier ou une fracture dans la construction identitaire du sujet narratif, **comme le note Assia Djebar dans L'Amour, la fantasia : « Le père est ce mur invisible contre lequel se brise toute parole »**². Cette tension entre silence et révolte traverse aussi l'œuvre de Grine. Cette configuration est particulièrement perceptible dans ce que la critique nomme l'*écriture filiale*³, un courant littéraire dans lequel les rapports familiaux, et notamment la relation père/fils ou père/fille, deviennent le moteur d'une introspection à la fois personnelle et collective.

L'écriture filiale interroge la mémoire, les héritages, les traumatismes transmis d'une génération à l'autre, mais aussi les conflits de valeurs entre tradition et modernité, entre autorité paternelle et désir d'émancipation. Si dans la littérature féminine algérienne, notamment chez Maïssa Bey, Assia Djebar ou Malika Mokeddem, le père est souvent l'objet d'un regard critique ou douloureux, marquant le point de départ d'un récit de soi empreint de tension, de révolte ou de quête de reconnaissance, cette problématique ne se limite pas à l'écriture féminine. Les auteurs masculins, à leur tour, investissent cette thématique, non sans douleur, mettant en scène des figures paternelles qui les hantent, les façonnent, ou qu'ils cherchent à déconstruire.

C'est dans cette perspective que s'inscrit le roman *Il ne fera pas long feu*⁴ de l'écrivain algérien Hamid Grine. À travers le personnage de Hassoud, directeur narcissique d'un journal de province « l'espoir », Grine explore avec acuité les séquelles laissées par une relation filiale conflictuelle. Marqué par une scène fondatrice de l'enfance, la découverte, à l'âge de cinq ans, d'un coït parental perçu comme un acte de violence, le protagoniste construit sa vie adulte dans un rapport trouble à l'autorité, au genre, et à la mémoire. Le père, Amar, devient pour lui une figure déchue, source de honte et de rivalité, tandis que la mère, bien que idéalisée, incarne une forme de passivité troublante qui ne fait qu'exacerber le malaise de l'enfant devenu homme.

Nous tenterons de voir dans cet article, de quelle manière la représentation du père dans le roman de Hamid Grine structure-t-elle la narration et participe-t-elle à la construction psychologique du personnage de Hassoud ?

Le présent travail se propose d'interroger les modalités de représentation du père dans *Il ne fera pas long feu*, en articulant une lecture littéraire à une approche psychanalytique. Il s'agira de montrer comment la figure paternelle, bien plus qu'un simple personnage, devient un lieu de tension narrative, une matrice traumatique qui informe le discours et structure l'identité du narrateur. Nous verrons ainsi comment Hamid Grine, à l'instar d'autres auteurs maghrébins tels que Kateb Yacine ou Yasmina Khadra, inscrit son écriture dans une dynamique de révolte et de réparation, où l'évocation du père révèle autant une blessure personnelle qu'une faille générationnelle plus large, propre aux sociétés postcoloniales en quête de repères.

1- Le père comme traumatisme fondateur

Dans *Il ne fera pas long feu*, Hamid Grine explore les profondeurs de la psyché humaine à travers le personnage de Hassoud, un homme dont les actions et les comportements sont profondément influencés par des expériences traumatiques vécues durant son enfance. L'auteur met en lumière la manière dont un événement fondateur, en l'occurrence une scène de réveil marquée par la découverte du coït parental, peut laisser une empreinte indélébile sur le développement psychologique d'un individu. Ce traumatisme initial devient le prisme à travers lequel Hassoud perçoit le monde, influençant ses relations, ses choix et sa vision de l'autorité paternelle. Ainsi, Grine dépeint une figure paternelle non pas comme un pilier de stabilité, mais comme une source de confusion, de rejet et de souffrance, illustrant comment les blessures de l'enfance peuvent façonner, voire déformer, la trajectoire d'une vie. Les expériences traumatisantes vécues pendant l'enfance, surtout celles refoulées, influencent profondément la personnalité et les troubles psychologiques à l'âge adulte.

1.1- le réveil traumatique de Hassoud

Dans *Il ne fera pas long feu*, Hamid Grine ouvre son récit sur une scène inaugurale d'une rare intensité, à la fois sensorielle et symbolique : celle du réveil strident, bruit métallique qui vient déchirer le silence, convoquant aussitôt une réminiscence d'enfance enfouie mais jamais apaisée. Cette sonnerie brutale, qui revient de manière obsessionnelle dans l'univers de Hassoud adulte, « **Depuis qu'il avait surpris ses parents entrain de se «battre », chaque matin le réveil sonnait dans sa tête. Avant même que sa mère ne le tirât de son sommeil, il avait les yeux ouverts, elle le voyait avait cet air agressif qui ne le quittait désormais plus** »⁵ agit comme un symptôme, au sens psychanalytique du terme, elle réactive un souvenir enfoui, un traumatisme initial : la découverte du coït parental, mal interprété par l'enfant et qui est vu comme une scène de violence.

Ce moment fondateur est d'autant plus marquant qu'il intervient dans un contexte de vulnérabilité : Hassoud est alors âgé de cinq ans, malade, et placé aux pieds du lit conjugal pour que sa mère puisse veiller sur lui. Cet espace censé être sécurisant devient alors le théâtre d'une scène d'effraction psychique. L'enfant, réveillé en sursaut, perçoit à travers le filtre de son innocence une image qu'il ne peut ni décoder ni intégrer : le corps du père agité, le gémissement de la mère, la perception d'une violence, tout concourt à ce qu'il interprète cette scène comme une agression de la mère par le père. L'enfant entre alors dans une confusion totale entre sexualité, violence, amour et haine, sans disposer des outils symboliques pour la décoder. **Freud dans Au-delà du principe de plaisir⁶ décrit le trauma comme « une effraction du pare-excitation ».** La scène du coït parental, perçue comme violence, agit chez Hassoud comme une « blessure sans mots »⁷, fixant l'enfant dans un temps immobile.

1.2- L'impact psychologique sur l'enfant

La réaction de l'enfant, typique du complexe œdipien freudien, est immédiate : il se précipite pour défendre sa mère, qu'il pense être battue, et attaque physiquement son père. Mais ce geste héroïque enfantin, au lieu d'être valorisé ou compris, se solde par une double blessure : physique d'abord, un coup reçu au front l'assomme ; affective ensuite, sa mère, loin de le remercier, le rejette et le rabroue :

«-j'espère qu'il...ne...t'a...pas...fait...de mal maman ! balbutia t-il-non mon chéri, mais la prochaine fois ne te mêle pas de ces choses-là. Il est mon mari et il a tous les droits . Il fut mortifié. Il garda sa peine pour lui »⁸. Ce rejet maternel constitue pour l'enfant une seconde effraction, plus profonde encore : non seulement son geste n'a pas été reconnu, mais il est exclu du lien parental, nié dans son rôle de protecteur.

Ce paradoxe affectif (vouloir protéger, être rejeté) produit un clivage intérieur : Hassoud, enfant, ne comprend pas pourquoi sa mère, qu'il aime et tente de sauver, le repousse ; il ne comprend pas non plus pourquoi son père, au lieu

d'être une figure de protection, devient une source de violence et d'humiliation. Ce clivage perdure dans sa vie adulte et rejaillit dans toutes ses relations, notamment avec les femmes, sur lesquelles il tente de reprendre un pouvoir qu'il n'a jamais pu exercer dans l'enfance.

1.3- Un triangle conflictuel entre protection, incompréhension et rejet

La scène du réveil condense en réalité tout le triangle familial problématique dans lequel s'enferme Hassoud :

- La mère, figure à la fois idéalisée et inaccessible, est aimée mais incompréhensible dans ses choix.
- Le père, rival détesté, incarne à la fois l'humiliation, l'échec, et l'origine d'un malaise durable.
- L'enfant, quant à lui, oscille entre la volonté de protéger, la frustration de ne pas être compris, et le sentiment de trahison.

Ce triangle n'est pas sans évoquer le schéma œdipien tel que défini par Freud, mais avec une spécificité marquée : il n'y a pas de résolution du conflit. Hassoud ne parvient jamais à symboliser l'image paternelle, ni à dépasser son rejet. Le père, loin d'être intégré comme figure structurante, reste un trauma non digéré, un obstacle à l'épanouissement affectif et social du personnage.

Cette scène originelle agit dès lors comme une matrice narrative : elle conditionne non seulement la psychologie du personnage, mais aussi son rapport à l'écriture, à la mémoire, à l'autorité, au féminin. Le réveil, objet fétiche, devient le symbole de la répétition traumatique, toujours prêt à ressurgir pour rappeler ce moment de désordre initial. La narration elle-même, dans sa structure fragmentée, heurtée, semble mimer cette faille originelle que Hassoud (*et peut-être l'auteur lui-même à travers lui*) n'a jamais réussi à combler.

2- La mère idéalisée et la rivalité œdipienne

Après avoir exploré la figure paternelle comme source de traumatisme fondateur, il est essentiel d'examiner la place de la mère dans la dynamique familiale de Hassoud. La mère, souvent idéalisée, représente à la fois un refuge face à la violence paternelle et un mystère qui alimente les tensions œdipiennes du protagoniste. Cette dualité mérite une analyse approfondie pour comprendre comment elle influence la construction identitaire de Hassoud.

2.1- la mère comme refuge et mystère

Dans la mémoire de Hassoud, la figure maternelle occupe une place ambivalente, presque mythique. Elle est d'abord perçue à travers le prisme de l'idéalisation enfantine : la mère est celle qui soigne, qui veille, qui protège. C'est elle qui, dans la scène inaugurale, place le petit lit de l'enfant malade au pied du sien pour mieux le surveiller, inscrivant ainsi le geste maternel dans une logique de

proximité affective et corporelle. Dans l'imaginaire de l'enfant, cette proximité nourrit un lien exclusif, fusionnel, presque sacré, lien que la scène du coït parental vient précisément briser de manière brutale.

Le basculement de cette figure aimante en une figure incompréhensible est l'un des points nodaux du traumatisme de Hassoud. Le rejet verbal de la mère « *C'est mon mari, il a tous les droits, ne te mêle de ces choses-là* »⁹ vient détruire l'illusion de toute-puissance de l'enfant et fait émerger une distance irréductible entre le monde adulte et l'univers enfantin. Cette parole maternelle est vécue comme une trahison symbolique : l'enfant comprend qu'il n'est pas l'unique objet d'amour de sa mère, qu'il y a un tiers « *le père* » et que ce tiers est dominant, y compris dans l'espace conjugal.

2.2- La dualité père/mère dans l'imaginaire de l'enfant

La relation triangulaire père-mère-enfant se déploie selon le schéma œdipien freudien, où Hassoud, témoin d'une intimité parentale qui lui échappe, se confronte au désir comme réalité autonome. Comme l'explique Freud dans *L'Interprétation des rêves*¹⁰, "***Le rêve réalise le désir de l'enfant : éliminer le père pour posséder la mère. Ce schéma primordial fonde la structure des fantasmes inconscients.***" (p. 298), le père y devient nécessairement le rival, celui qui usurpe la place fantasmée de l'enfant dans l'affection maternelle. Cette configuration explique la violence de la réaction de Hassoud - son agression physique traduisant un désir inconscient de parricide symbolique, mêlé à un fantasme de protection maternelle.

Cette dynamique prend une dimension pathologique chez Hassoud, ce que la théorie lacanienne éclaire. Comme le développe Lacan¹¹ dans son Séminaire III, l'échec de la fonction du Nom-du-Père, ici incarnée par Amar, père humiliant et désymbolisé, empêche l'accès à l'ordre langagier et légal. Privé de cette médiation, Hassoud reste prisonnier de l'imaginaire, dans ce que Lacan nomme "*la forclusion du signifiant paternel*".

Le père se voit ainsi réduit à un obstacle brut à la fusion mère-enfant. Il incarne ce que Lacan appelle "*la Loi du Père*"¹², non comme instance structurante, mais comme interdit arbitraire. Cette distorsion éclaire la perception manichéenne de Hassoud : à une mère idéalisée mais fuyante s'oppose un père réduit à sa dimension oppressive. Comme le note Kateb Yacine dans *Le Polygone étoilé*¹³ « *Mon père était un fantôme qui parlait français* » image qui trouve écho chez Grine, où la paternité se voit doublement aliénée, dans sa fonction symbolique et son ancrage culturel.

2.3 - le conflit œdipien non résolu

Dans une perspective psychanalytique, cette configuration renvoie explicitement au complexe d'Œdipe tel que défini par Freud¹⁴, l'enfant développe un attachement amoureux envers le parent du sexe opposé et une forme de rivalité

inconsciente envers le parent du même sexe. Toutefois, dans le cas de Hassoud, ce conflit n'atteint jamais de résolution structurante. Il n'y a ni dépassement du père, ni réconciliation avec la mère. L'enfant reste figé dans une position d'incompréhension, voire de frustration douloureuse, incapable de symboliser correctement les places et les fonctions de chacun.

Freud souligne que la résolution du complexe d'Œdipe suppose l'intégration du père en tant que tiers symbolique, porteur de la loi, de l'interdit et du langage. Or, chez Hassoud, le père reste un agent traumatique, jamais reconnu comme figure structurante ou médiatrice. Ce père brutal, humiliant, parfois ridicule, ne peut jouer le rôle du *Nom-du-Père* lacanien, cette instance fondatrice de l'ordre symbolique. Quant à la mère, elle ne propose pas non plus une fonction symbolique claire : elle est tantôt nourricière, tantôt fuyante, tantôt passive. Elle n'offre pas à l'enfant un cadre stable pour son développement identitaire.

Ainsi, ce que Freud décrit comme une étape nécessaire du développement psychique devient ici une impasse psychologique. L'enfant Hassoud ne parvient ni à se détacher de sa mère, ni à intégrer le père comme un modèle ; il reste prisonnier d'un désir interdit et d'un ressentiment tenace. Cette fixation œdipienne non résolue rejaillit plus tard dans ses relations amoureuses, dans son incapacité à construire un rapport sain avec les femmes, et dans son mépris obsessionnel envers la figure du père, réelle ou symbolique.

La rivalité œdipienne n'est donc pas qu'un épisode infantile : elle irrigue toute la trame narrative du roman. Le discours du narrateur, souvent ironique, parfois amer, laisse entrevoir une lutte continue contre l'ombre du père et une quête inassouvie de la mère. Hassoud adulte reste ce petit garçon blessé, en quête de réparation, de reconnaissance, de sens. Il rejette son père et pense avoir un autre mieux que celui qu'il a : « *Au risque de compromettre la vertu de sa mère, il pensait qu'il était le fils d'un ...notable ou d'un haut fonctionnaire, peut-être même d'un héros de la Révolution mort au champs d'honneur. Quelle belle et prestigieuse paternité !* »P. 17 Ce rapport déformé au père et à la mère contamine sa vision du monde, son rapport à l'autorité, à la sexualité, à la filiation.

3- Hassoud ou la reproduction du schéma paternel

Le parcours de Hassoud, tel que dépeint dans *Il ne fera pas long feu*, illustre la manière dont les traumatismes de l'enfance peuvent se perpétuer à l'âge adulte, influençant profondément le comportement et les relations interpersonnelles. En tant qu'adulte, Hassoud incarne une figure autoritaire et manipulatrice, reproduisant inconsciemment les schémas paternels qu'il a lui-même subis. Son comportement envers les femmes, marqué par le harcèlement et le contrôle, ainsi que sa quête incessante de pouvoir et de reconnaissance, reflètent les blessures non résolues de son passé. Ce phénomène de répétition souligne la difficulté de rompre avec les modèles familiaux dysfonctionnels et met en lumière la complexité des dynamiques psychologiques qui lient l'individu à son histoire personnelle.

3 .1- L'enfant devenu homme, l'héritage de la blessure

Hassoud, à l'âge adulte, se présente non pas comme le contraire de son père, mais comme son double inversé, son miroir déformant, presque grotesque. Là où l'enfant qu'il fut nourrissait un rejet viscéral de l'autorité paternelle, de sa brutalité, de son autoritarisme dénué d'amour, l'homme qu'il devient finit par reproduire inconsciemment les mêmes schémas. Ce paradoxe, haïr le père et lui ressembler, est au cœur de la complexité psychique du personnage. Il révèle l'empreinte indélébile du traumatisme initial : on ne se libère pas facilement d'une figure paternelle internalisée, même quand celle-ci est perçue comme source de douleur et de haine.

Devenu adulte, Hassoud s'illustre par des comportements abusifs, arrogants, parfois même destructeurs dans ses rapports avec sa femme Nafissa, ses amantes, les proches, ou les figures d'autorité. Le roman trace ainsi le portrait d'un homme qui, tout en se croyant lucide sur les erreurs de son père, échoue à s'en affranchir, prisonnier d'un modèle qu'il croyait honnir.

3 .2- Domination et soumission

La relation de Hassoud avec les femmes (qu'il s'agisse de sa mère, de ses amantes ou de ses relations fantasmées) est profondément marquée par la logique de la domination. Il incarne à son tour cette masculinité toxique et caricaturale qu'il dénonçait chez son père. Il reproduit le même désir de contrôle, la même méfiance à l'égard des émotions, la même incapacité à aimer sans posséder.

L'image de la femme/mère soumise ressurgit dans ses représentations intimes : la femme doit être douce, silencieuse, protectrice, disponible, c'est-à-dire conforme au fantasme maternel de l'enfant blessé. Or, dès que cette femme devient réelle, autonome, sexuée, elle lui devient suspecte. Ce clivage entre la femme idéalisée et la femme réelle révèle l'empreinte non résolue du complexe d'Œdipe, et plus encore l'incapacité de Hassoud à sortir de cette logique binaire, héritée d'un modèle patriarcal violent. Le passage suivant le montre clairement :

« un jour, excédée par le tintamarre du réveil, son épouse lui lança :

- *Un de ces quatre, je vais balancer cette vieille pendule par la fenêtre !*
Hassoud a répondu calmement, froidement :
- *Tu prendras le même chemin qu'elle.*

La détermination qu'elle avait lue dans ses yeux lui avait fait comprendre que son mari ne plaisantait pas. » P. 14

Le roman met en scène une circularité dramatique : l'enfant traumatisé devient l'adulte traumatisant, et le cycle se perpétue. La blessure n'a pas été surmontée mais déplacée : ce n'est plus le père qui blesse, mais le fils (qui pour cacher la douleur de sa stérilité, se montre content de ne pas avoir des « mioches » qui lui empoisonnent la vie) est devenu à son tour figure d'autorité problématique. Cette transmission invisible mais puissante du trauma renforce la lecture du roman

comme chronique de l'échec de la transmission symbolique, où le passé hante l'avenir à travers des conduites répétitives.

3. 3- Le rejet du père et sa reproduction malgré lui

Freud¹⁵ évoque le mécanisme d'identification négative, où le sujet, tout en s'opposant à une figure parentale, finit par s'y identifier inconsciemment. C'est exactement ce qui se joue chez Hassoud. Tout au long du récit, il multiplie les stratégies de distanciation à l'égard de son père: moqueries, sarcasmes, dévalorisation systématique. Mais ces stratégies, loin de le libérer, le maintiennent dans un lien toxique, un face-à-face permanent avec ce père honni.

En réalité, Hassoud n'a jamais trouvé d'autre modèle. Le père est à la fois l'ennemi à abattre et la seule figure disponible à imiter. Cette absence d'alternative paternelle l'enferme dans une structure répétitive, presque tragique, où le rejet se mue en mimétisme, et l'émancipation en échec. L'humour noir, le grotesque, la dérision qui marquent sa narration sont autant de tentatives pour désamorcer la reproduction, pour prendre de la distance. Mais ces outils restent insuffisants : la parole ironique masque mal la douleur d'un homme prisonnier de ce qu'il déteste.

4- l'héritage patriarcal et le poids du silence

Le cas de Hassoud peut également être lu comme une métaphore plus large de la transmission du patriarcat, ce système où les hommes reproduisent les violences qu'ils ont subies, souvent sans en avoir conscience. Le silence autour du traumatisme originel, l'absence de mots pour dire l'humiliation, la douleur, la peur, participent à cette reproduction. L'enfant Hassoud n'a jamais pu mettre en récit son expérience autrement que par le refoulement ou la colère. Il n'a jamais pu, comme dirait Duras, « donner un nom à ce qui le ronge ». ¹⁶

C'est peut-être ici que réside le vrai drame du roman : dans cette incapacité à briser le cycle, à transmettre autre chose que le mal. Le réveil traumatique, toujours présent en mémoire, n'a pas été mis en sens. Il reste un point de fixation, un noyau dur, un tabou. Tant que la parole ne s'élève pas pour analyser, questionner, symboliser, la reproduction continue. La parole de Hassoud, fragmentée, ironique, hargneuse, témoigne d'un échec de la sublimation.

5- Le père comme fracture et l'écriture comme quête

L'échec de la figure paternelle, tel que représenté dans *Il ne fera pas long feu*, entre en résonance profonde avec d'autres œuvres majeures de la littérature maghrébine, où le père apparaît non comme un repère structurant mais comme un obstacle à franchir, un traumatisme à dépasser, ou encore un symbole d'autorité oppressive à déconstruire. Cette récurrence, loin d'être anecdotique, témoigne d'un véritable mythe familial déconstruit dans la littérature maghrébine

d'expression française, où la quête de soi passe presque toujours par une réconciliation impossible avec le père.

Le père et la chute du mythe chez Kateb Yacine

Dans *Le Polygone étoilé*¹⁷, Kateb Yacine dresse un portrait du père profondément ambigu : tantôt fantomatique, tantôt autoritaire, souvent en marge. Le jeune narrateur vit dans une tension constante entre son attachement à une tradition (représentée en partie par la figure paternelle) et son désir de rupture avec un système figé, hérité de la colonisation autant que du patriarcat. Le père, loin d'incarner une filiation apaisée, devient l'emblème d'un héritage problématique, d'une langue impossible à habiter (le français imposé), d'un monde où l'identité est toujours menacée.

Comme chez Hamid Grine, la fracture entre le père et le fils est aussi une fracture entre deux mondes : l'un tourné vers le passé, la tradition, l'ordre, et l'autre en quête d'émancipation, de réinvention de soi. L'image du père s'effrite dans un univers chaotique, éclaté, à l'image du « *polygone* », où la subjectivité peine à se stabiliser.

Le père effacé, la blessure muette chez Yasmina Khadra

Dans *L'Écrivain*¹⁸, autobiographie romancée, Yasmina Khadra met en scène un fils arraché à sa mère pour être élevé dans un internat militaire par ordre du père. Ce dernier, gardien de prison taciturne, impose sa volonté sans jamais ouvrir à la parole ni à l'affection. Le silence du père devient le traumatisme fondateur du narrateur, qui ne comprend pas ce bannissement soudain et le vit comme un abandon. Là encore, le père est associé à la rupture du lien, à la trahison, à une autorité sourde et sans justification : « *Je ne comprenais surtout pas pourquoi je devais vivre parmi les orphelins, moi qui avais un père influent, une mère qui m'adorait et une famille nombreuse.* »¹⁹P. 31

Le choix de l'écriture devient, comme chez Grine, un acte de reconquête, un moyen de dire ce qui n'a jamais été dit, de reconstruire une subjectivité blessée en reprenant possession de la parole confisquée. Mais cette écriture est aussi douloureuse, chargée d'une culpabilité diffuse, où l'acte d'écrire revient à trahir autant qu'à se libérer.

Le père, obstacle à la langue et à l'identité

Dans les trois œuvres, le père est un facteur de discontinuité identitaire. Il n'offre pas de passage symbolique, mais au contraire un brouillage du lien d'appartenance. Il représente parfois la langue maternelle oubliée (l'arabe, le berbère), parfois le traumatisme colonial refoulé, souvent les deux à la fois. Cette figure paternelle, défailante ou tyrannique, empêche l'enfant de se situer dans l'histoire collective comme dans l'histoire intime. Il incarne la perte du lieu : du pays, de la langue, de la mémoire.

Le rejet du père s'accompagne ainsi d'un questionnement sur les origines : qui suis-je, si je ne suis pas le fils de ce père-là ? Et comment reconstruire une filiation, une continuité, en l'absence de transmission symbolique ?

L'écriture comme thérapie, réparation²⁰ et acte de rupture

Face à cette carence paternelle, l'écriture s'impose comme espace de réparation symbolique, elle permet de dire le traumatisme, de construire une mémoire alternative, de retrouver une voix propre. Pour Kateb, Khadra ou Grine, écrire revient à reprendre le contrôle sur sa propre histoire, à redonner sens aux blessures de l'enfance, à reconfigurer un récit là où le père n'a laissé qu'un vide, un interdit ou une violence.

Mais cette écriture est aussi une lutte contre l'oubli, un effort pour s'arracher à la reproduction du silence ou de la violence. Elle permet, parfois, de rompre le cycle, de ne pas devenir le père, ou du moins de mettre en lumière ce qui, sans cela, serait resté dans l'ombre.

L'écriture romanesque émerge ici comme un acte de réparation face aux blessures et aux traumatismes. Dès l'instant où les auteurs ont saisi la plume, ils ont initié un processus thérapeutique de confrontation avec la réalité, refusant désormais la fuite comme mécanisme de défense. Selon Georges Perec²¹ : *J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leur ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie ».*

Conclusion

Dans *Il ne fera pas long feu*, Hamid Grine met en scène une relation père-fils marquée par le traumatisme, la rivalité et la reproduction inconsciente des schémas parentaux. Le personnage de Hassoud, en quête de reconnaissance et de pouvoir, incarne les conséquences d'une enfance perturbée par un père autoritaire et une mère soumise. L'écriture de Grine dévoile ainsi une souffrance générationnelle, où le rejet du père s'accompagne paradoxalement de la répétition de ses comportements.

Cette œuvre s'inscrit dans une tradition littéraire maghrébine où la figure paternelle est interrogée, critiquée et parfois rejetée, comme en témoignent les écrits de Kateb Yacine et Yasmina Khadra. À travers leurs récits, ces auteurs expriment une volonté de comprendre et de dépasser les blessures héritées, utilisant la littérature comme un espace de réflexion et de reconstruction identitaire.

Il ne fera pas long feu offre une exploration profonde des dynamiques familiales et des tensions intergénérationnelles, mettant en lumière les défis de la construction de soi dans un contexte marqué par des figures parentales complexes et souvent conflictuelles.

Références bibliographiques

Bonn, Charles, *Le Roman algérien de langue française : Entre filiation et rupture*, L'Harmattan, 1996.

Chemam, Nafissa, *Figures du père dans la littérature maghrébine*, Presses universitaires de Bordeaux, 2008.

Déjeux, Jean, *La Littérature maghrébine d'expression française*, PUF, 1992.

Djebar, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Albin Michel, 1985.

Freud, Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

Freud, Sigmund, *L'Interprétation des rêves* (1899), PUF, 1967.

Grine, Hamid, *Il ne fera pas long feu*, Alpha, 2009

Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Seuil, 1966.

Khadra, Yasmina, *L'Écrivain*, Julliard, 2001.

Lacan, Jacques, *Le Séminaire, Livre III : Les Psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981.

Perec, Georges, *W ou le Souvenir d'enfance*, Denoël, 1975.

Articles

Chemam, Nafissa, *Figures du père dans la littérature maghrébine*, Presses universitaires de Bordeaux, 2008.

Thèse consultée

Mokhtari.FZ., *Récit de filiation ou écriture du père Chez Maïssa Bey*, Malika Mokeddem et AssiaDjebar, thèse de doctorat <https://ds.univ-oran2.dz:8443/jspui/handle/123456789/1461>

¹Benslama, Fethi. *La Psychanalyse à l'épreuve de l'islam*. Paris : Aubier, 2002.

²Djebar, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Albin Michel, 1985.

³Elle est utilisée dans le domaine des études littéraires pour désigner une forme d'écriture où l'auteur explore sa relation avec ses parents, en particulier le père, souvent dans une perspective autobiographique ou autofictionnelle.

Des auteurs tels que Roland Barthes, dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), et Philippe Lejeune, dans *Le Pacte autobiographique* (1975), ont contribué à la réflexion sur l'écriture de soi et les relations familiales.

⁴Grine, Hamid, *Il ne fera pas long feu*, Éditions Alpha, 2009.

⁵*Ibid*, p16

⁶Freud, Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

⁷Caruth, Cathy, *Trauma: Explorations in Memory*, Johns Hopkins University Press, 1995.

⁸Op.cit, P16

⁹Op.cit, P16

¹⁰Freud, S. *L'Interprétation des rêves*. Traduction : Jean-Pierre Lefebvre. Paris : Presses Universitaires de France (coll. « Bibliothèque de psychanalyse ») (1967).

¹¹Lacan, J. *Le Séminaire, Livre III : Les Psychoses*. Édition établie par Jacques-Alain Miller. Paris : Éditions du Seuil (coll. "Le Champ freudien"). (1981).

¹²Lacan, J. *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. In *Écrits* Paris : Seuil.(1966).

¹³Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Seuil, 1966.

¹⁴Freud, op.cit

¹⁵Op.cit

¹⁶Duras, M. *L'Amant*. Paris : Éditions de Minuit. (1984).

¹⁷Op.cit

¹⁸Khadra, Yasmina, *L'Écrivain*, Julliard, 2001.

¹⁹Ibid, p. 31

²⁰Mokhtari.FZ., Récit de filiation ou écriture du père Chez Maïssa Bey, Malika Mokeddem et AssiaDjebbar, thèse de doctorat <https://ds.univ-oran2.dz:8443/jspui/handle/123456789/1461>

²¹Perec, Georges, *W ou le Souvenir d'enfance*, Denoël, 1975.